

Naître père

DU MÊME AUTEUR

Fracture, Buchet/Chastel, 2021.

Bariloche, Buchet/Chastel, 2017.

Parler seul, Buchet/Chastel, 2014.

Le Voyageur du siècle, Fayard, 2011 ; Libretto, 2017.

ANDRÉS NEUMAN

NAÎTRE PÈRE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Alexandra Carrasco-Rahal

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Umbilical*
Éditeur original : Alfaguara

© Andrés Neuman, 2022. Tous droits réservés.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03816-1

À mon fils Telmo,
qui m'a donné le jour.
Pour Erika, artisane de la lumière.

*Dites aux hommes d'interrompre leur vacarme
pour s'émerveiller devant la beauté d'un bébé.*

ANNE WALDMAN

L'IMAGINATION

Je n'ose pas t'invoquer avant l'heure, au cas où tu disparaîtrais. Et si la superstition fonctionnait en sens inverse ? Si te nommer te confirmait ?

Tu es suspendu à un fil, mais tu n'es pas fragile, car tu ignores pour l'instant ta fragilité : tu es plutôt la nôtre.

Je nais à mesure que je te dis.

On dirait un hippocampe, un astronaute ou une hybridation impossible des deux. Il flotte sans se douter que nous épions son yoga primitif.

Maintenant elle a deux cœurs. Le sien, rebelle, et un autre, minuscule, le nôtre.

À défaut d'un nom, nous l'appellerons notre enfant.

3

Dans les tracés rupestres des échographies, nous nous mettons en quête des signes du futur.

– Ça, c'est une main, je crois.

– Regarde, son cerveau s'allume.

Au commencement furent les gènes dans l'attente de leur rythme, leur graphie et les révolutions que nous ne saurons pas lire.

En dissimulant son sexe à l'écran, il joue une pudeur qu'il ne connaît pas encore. Floutant le milieu, espiègle, il élude les étiquettes.

– Vous souhaitez le savoir ?

– Non.

– Oui.

– Nous ne savons pas.

Pourvu que tu sois une femme, un homme, les deux à la fois, ni l'un ni l'autre. Pourvu que tu ne te soucies pas du gribouillis génital, du projet sémantique qu'il sous-tend.

Et que tu le réécrites au fil du temps, que tu sentes son chatouillis, et t'en réjouisses.

L'étrange pouvoir de choisir un prénom ressemble peut-être à celui de lancer une nouvelle langue en inventant son premier vocable. Tout aussi fertile et artificiel. Mario ? Julio ? Marcelo ? Voilà comment nous t'avons articulé.

Tu mérites de t'appeler comme bon te semble, lorsque le langage syllabique imbibera ta bouche. Mais ta mère et moi t'en imposerons un en attendant : c'est une liberté en même temps qu'un acte de violence.

Au début, tu seras celui que nous te dirons, et tu sauras nous réfuter à chacun de tes balbutiements.

6

Il bouge dans l'espace et le crée en bougeant. Il tient un peu de l'électron et un tout petit peu du nageur pionnier. Expérimente-t-il les limites tandis qu'elles s'étirent continuellement ? A-t-il la sensation qu'il flotte tout seul ou que la réalité tangue ?

Son petit grain de riz martèle les parois.

– Plus que sa créatrice, j’ai le sentiment d’être son hôte, me confie sa mère.

Désormais je nous pense en cercles concentriques : tu te déplaces dans une réalité située à l’intérieur de notre réalité, laquelle se trouve à l’intérieur de circonvolutions incessantes. Que suis-je alors dans ce foyer où se balance le ventre de ta mère, à travers cette maison ? À l’intérieur de qui suis-je ?

Je ne marche plus de la même manière à l’intérieur de cette maison. Les recoins m’accueillent en avance, me poussent à me recroqueviller en quête de la chaleur que tu apportes.

Je n'ai pas réussi à pleurer à ma naissance. Je regardais seulement avec de grands yeux, disait-on. Et regarder était toxique. Il y avait de la dictature dans l'air, des exils et des tortures dans notre maison. Mais, surtout, nous avions du silence. Un silence en couches.

Et j'ai dû fréquenter une école d'une bêtise virile où les larmes étaient elliptiques, où l'on se contentait de surjouer leur contraire. Et j'ai dû sauver ma peau vaguement juive en fuyant ce qui m'était nécessaire.

Un jour, on m'a né. Je n'en savais rien.

J'avais si peur que tu viennes me retrouver, mon fils. J'espère que tu m'apprendras à pleurer autant que j'aurais dû.

Et je pleure dans la cuisine en pensant que tu seras tellement bienvenu. Non pas faute de doutes (car j'en ai eu) ni de craintes (car j'en ai), mais parce que tu as ramé par-dessus mes doutes et mes craintes jusqu'à cette cuisine qui sent les légumes et le lait fermenté.

J'ai passé ma première année de vie à régurgiter des fluides, de la réalité, en somme, du pays. Voilà ce qu'on racontait. Comment ai-je pu grandir au milieu de tant d'omissions ? Je ne me rappelle pas si on m'a bienvenu.

Évidemment, ce n'est pas comme si nous t'invitions dans une époque agréable. Il y a la pandémie, le confinement, des tremblements de terre qui remettent en cause les fondations du récit. Cette terre-ci, celle de ta mère, est sujette aux séismes. Cela influera sur tes pas.

En attendant, je me demande ce qu'il peut bien y avoir dans ta capsule. De minuscules tornades, des orages plaisants, des tempêtes de fer et de vitamines ? Les eaux amniotiques connaissent-elles des marées montantes ?

Tu arrives à contre-courant. Tu nais dans la survie.

Ta mère te perçoit comme une dilatation ou un gaz opportun. Voilà ce qu'elle me raconte. L'humble précision de ses désagréments m'en révèle davantage sur toi que l'obstétrique que je potasse. D'après tes symptômes, mon fils, je te connais dans le corps d'amour.

– Il vient de me picoter.

J'ignore la sensation d'être au-delà du récit : comme un bon personnage, tu fabriques une réalité pendant que tu occupes du temps. Quelle heure peut-il être dans ton monde ? Dans le mien, il était tard, mais l'aube approche à petits pas.

Au moment de la fécondation, ma voix t'a envoyé un écho. Chant tout contre le ventre. Es-tu là ? Suis-je là ? Sommes-nous là ?

Toute la journée je chante pour toi ; non que j'aie la certitude que tu m'entendes, mais pour que peu à peu les oreilles existent. Ta mère est à la fois directrice et instrument de cette musique qui imprègne ses couches de peau, plongeant dans ses ondes aquatiques. Comme tu pourras le constater, c'est une vraie virtuose.

– Non, non, non. La tête est ici.

Je transmets des mélodies sans savoir si tu les reçois, si ta centrale utérine me capte. Peut-être chantes-tu toi aussi, sans qu'on t'entende. Une note dans l'eau, un poisson de pentagramme.

Enceinte de questions, la conscience voit le jour.

Entends-tu la chanson du présent futur ? Comment te parviennent la sonorité de la langue et sa beauté arbitraire, là-dedans ? Y a-t-il un côté ombilical dans les cordes vocales qui prononcent ton nom ? Tes gènes s'accordent-ils quand elles résonnent ? Le placenta te tient-il lieu de diapason ? Reconnaître les voix, est-ce aimer ?

Tu ne peux pas encore ouvrir les paupières, il te faudra toute une vie pour exercer tes yeux.

Tu ne peux pas les ouvrir, mais tu as des reins, un foie, un cerveau, un minuscule assortiment d'ongles. Dans ce que nous appelons l'existence, ce qui est translucide n'en est pas moins capable de faire obstacle.

Tu ne peux pas encore ouvrir les paupières et tu nous apprends déjà à voir.

- Il est tendu.
- Il est attentif.

Je confirme que tu es mon fils à travers cette intensité avec laquelle tu bouges dans l'idée de mère. La musique t'affecte, tu as le don de l'insomnie et la pudeur te fige sous la lumière inventée de l'échographe.

Va savoir qui tu seras. Je ne vois pas bien ton visage, mais tu me ressembles.

La peau du ventre aimé est un cristal qui tremble entre mes doigts et les tiens. Je laisse un message éphémère avant que tu imagines l'écriture.

– Lis. Dis-moi.

Tu approches une main, proche et improbable comme un étranger. Quelle drôle de salutation !

Enchanté, mon fils, de commencer ensemble à être ce que nous serons.

Je t'appelle et tu frappes, frappes, et je t'appelle.
Un tam-tam lumineux. Un dialogue d'accents.

Ces protubérances surprises, ces intermittences
dans le bidon véloce de ta mère, sont la première
mesure du rythme que nous cherchons.